

Zeitschrift:	Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber:	Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band:	38 (2022)
Artikel:	Iris von Roten et Femmes sous surveillance, une dénonciation de l'antiféminisme
Autor:	Milani, Pauline
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-981106

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IRIS VON ROTEN ET FEMMES SOUS SURVEILLANCE, UNE DÉNONCIATION DE L'ANTIFÉMINISME

Plus de soixante ans après sa première parution en allemand, *Frauen im Laufgitter*, d'Iris von Roten, vient enfin d'être traduit en français par Camille Logoz sous le titre *Femmes sous surveillance*. Si ce livre est aujourd'hui considéré comme une œuvre majeure de l'histoire politique et intellectuelle en Suisse, il n'en a pas toujours été ainsi. Sa publication en 1958 a déchaîné un scandale dont son autrice, pourtant avide de secouer l'opinion, n'avait pas anticipé la violence, et qui s'est ensuivi d'une longue période d'oubli¹.

Un *Laufgitter* désigne en allemand le petit parc à barreaux qui accueille – ou emprisonne, pour être plus fidèle à l'autrice – les bébés qui commencent à ramper ou marcher et permet de les parquer sage-ment dans un coin d'une pièce. La métaphore contient l'idée principale du livre : les femmes en Suisse sont réduites à un état d'éternelles mineures et confinées à la maison. La notion de surveillance rendue dans le titre français n'en est donc pas éloignée, puisque ce serait l'ensemble de la société qui les assigne à ce rôle subalterne.

Iris von Roten émaille son texte de nombreuses images de ce genre, dans un style souvent drôle, piquant et polémique, qui allège quelque peu la démonstration toujours très bien informée et solide de l'assujet-tissement des femmes. Son écriture est dense, son vocabulaire relevé, et le livre restait jusqu'à présent peu accessible à un public non germanophone. Camille Logoz, qui qualifie le texte à juste titre de « mani-feste féministe»², nous offre une excellente traduction de l'ouvrage. Elle a su rendre toute la verve et le style mordant de l'autrice dans une version quelque peu raccourcie (448 pages, pour 564 pages de texte très serré dans la version originale) qui garde toute sa charge critique. Ce livre est un cri de colère, mais une colère longuement mûrie et

¹ Iris von Roten, *Femmes sous surveillance*, Lausanne, Antipodes, 2021. La pagi-nation des extraits cités se trouve dans le corps de cet article. Je remercie Tiphaine Robert pour sa relecture de l'article et ses suggestions pertinentes.

² Voir l'interview de Camille Logoz au Festival Aller-Retour 2021, « Viser juste, frapper fort », 18 février 2021, en ligne : www.youtube.com/watch?v=Iuk4EIXUfYk, consulté le 13.1.2022.

documentée. Iris von Roten y a travaillé durant dix années et son analyse reste aujourd’hui d’une grande pertinence.

Pour mieux apprécier ce livre, il faut d’abord revenir sur son autrice et ses motivations, qui éclairent sa colère. Véritable programme politique, *Femmes sous surveillance* est également une dénonciation de l’antiféminisme qui gangrène la société suisse des années 1950. Les foudres qu’il s’attire de toute part en Suisse alémanique, tout comme le silence géné auquel il fait face en Suisse romande, illustrent les résistances que rencontrent alors les femmes lorsqu’elles tentent d’articuler un discours émancipateur.

Une femme libre

La vie d’Iris von Roten est à bien des égards fascinante. Née en 1917 à Bâle dans une famille bourgeoise et ouverte au monde, celle qui s’appelle alors Iris Meyer entreprend des études de droit qu’elle termine par un doctorat en 1941 à Zurich. Elle mène dès lors une double carrière d’avocate et de rédactrice, conciliant son goût du droit avec celui de l’engagement politique. En 1944, elle devient ainsi rédactrice pour le *Schweizer Frauenblatt*, le journal de l’Alliance des sociétés féminines suisses, un poste qu’elle n’occupe qu’une année, pour ensuite préparer et passer avec succès son brevet d’avocate. Elle se marie en 1946 avec Peter von Roten et le couple s’installe à Rarogne en Valais où il ouvre une étude. Mais Iris von Roten peine à obtenir des clients, peu habitués à voir une femme exercer cette profession. Ce qui la passionne toutefois plus que l’exercice du droit, c’est l’écriture, non celle de fiction, mais celle qui analyse, discute, polémique, et sur un sujet en particulier : le féminisme. « Je pourrais parler mille et une nuits sur le sujet », écrit-elle à Peter en novembre 1943³.

Iris von Roten a très tôt développé une conscience aigüe des perspectives limitées qui attendent les femmes dans une société patriarcale. Dans la volumineuse correspondance qu’elle échange avec son fiancé, elle lui décrit les pressions qui pèsent sur les femmes qui veulent étudier ou être autonomes financièrement.

Mais il y a d’autres humiliations : les nombreuses vexations qu’on doit essuyer jour après jour, avec un sourire exemplaire. La mise en retrait face à des hommes qui sont moins compétents. Et quand enfin on a

³ Lettre d’Iris Meyer à Peter von Roten, 1^{er} novembre 1943, citée par Wilfried Meichtry, *Amours ennemis : Iris et Peter von Roten*, Sierre, Monographic, 2014, p. 233.

trouvé un travail qui nous plaît, qui nous rend heureux et qui permet de vivre de manière indépendante, alors on entend ces coassements et ces sottises sur le fait que les femmes prennent la place de leur mari ou des soldats⁴.

Cette condition la révolte. Alors que le terme même de féministe fait d'abord horreur à son futur époux, celui-ci sera vite convaincu par la pertinence de ses arguments, au point de devenir l'un des politiciens les plus engagés en faveur du droit de vote et d'éligibilité des femmes – et le premier catholique-conservateur à se battre activement pour l'égalité politique, en déposant une motion au Grand Conseil valaisan le 13 novembre 1945 et un postulat au Conseil national le 21 décembre 1949⁵.

Étouffée par l'atmosphère conservatrice du Valais et désireuse de lire la littérature féministe qu'elle peine à trouver en Suisse, Iris von Roten part en juillet 1947 en Angleterre pour un séjour de quatre mois. Elle fréquente à Oxford la *Women's Service Library*, et y dévore les ouvrages théoriques et littéraires discutant de l'émancipation des femmes. C'est là qu'elle prend la décision d'écrire à son tour un livre sur la condition des femmes. En 1948, elle repart pour un plus long séjour aux États-Unis, d'abord à Columbia puis à Chicago. Lorsqu'elle rentre en Valais en été 1949, elle a dans ses valises une première esquisse du manuscrit, qu'elle mettra presque dix ans à terminer.

Le langage de la colère

Femmes sous surveillance est donc l'œuvre d'une longue maturation, et non l'expression d'une colère brute, bien que celle-ci affleure à chaque page. L'ouvrage s'ouvre d'ailleurs sur son indignation face à l'étendue de la domination masculine sur les femmes :

Les réponses aux questions concernant la vie féminine sont généralement données par des hommes qui adoptent à cette occasion le même ton que s'ils vantaient une cure miraculeuse à des chevriers ou que s'ils devaient remettre un âne sur le droit chemin. Ces réponses seront ici critiquées. Que l'on essaie un instant de se représenter l'étendue de leur signification, et l'on aura peine à contenir son indignation. Je n'ai pas cherché à dissimuler la mienne. Car il me semble que les femmes ont trop

⁴ Lettre d'Iris Meyer à Peter von Roten, décembre 1943, citée par Meichtry, *op. cit.*, pp. 242-243.

⁵ Meichtry, *op.cit.*, p. 300 ; Brigitte Studer, *La conquête d'un droit. Le suffrage féminin en Suisse*, Neuchâtel, Alphil, 2020, p. 101.

souvent feint de ne pas entendre des insultes pourtant trop claires pour qu'on puisse se permettre de les ignorer. Il est pour moi nécessaire d'exprimer cette frustration afin d'ébranler la foi en des procédés et solutions prétendument évidents. (10)

Le ton est donné et l'objectif du livre clairement énoncé : il s'agit d'analyser et de démontrer « l'appareil de la domination masculine dans sa totalité » (10). Pour cela, Iris von Roten s'appuie des analyses historiques, sociologiques, anthropologiques ou économiques, pour saisir l'ensemble de ce qu'on appelle alors la condition féminine.

L'ouvrage est organisé en cinq chapitres principaux dont les titres à eux seuls en indiquent déjà la charge polémique : « Activité professionnelle des femmes dans un monde masculin », « Le lot de la femme en amour et ses aléas », « La maternité : une charge sans dignité », « La corvée ménagère, ce joli salaire » et finalement « Un peuple de frères sans sœurs ». Iris von Roten y montre l'imbrication des mécanismes d'assujettissement des femmes : travail, maternité, conjugalité et politique doivent être analysés comme faisant partie du continuum de l'oppression. La construction du livre indique toutefois la prépondérance des questions économiques et politiques : c'est bien parce que les femmes sont dépourvues de droits politiques qu'elles ne peuvent peser sur les lois qui restreignent leur liberté. Toutefois, sans égalité économique, les femmes ne seront jamais considérées comme des égales des hommes et n'auront pas les possibilités matérielles de s'affirmer au sein du couple. Pour Iris von Roten, réduire le combat féministe au seul horizon du suffrage passe à côté des enjeux fondamentaux. L'indépendance économique est la clé de l'émancipation féminine.

Le premier chapitre pose le socle de sa démonstration en analysant le marché du travail. Dans tous les domaines, les femmes sont assignées à des places subalternes et moins bien payées que les hommes. Iris von Roten insiste sur la construction sociale de la différence des sexes : ce sont les hommes qui déterminent ce qu'est un travail qui convient à la « nature » des femmes, et quelle valeur ce travail revêt : une moindre valeur et toujours complémentaire, puisque le seul travail acceptable est celui qui prend place avant le mariage, celui qui seconde l'époux ou encore celui des femmes des classes défavorisées. Avec beaucoup de lucidité, elle dénonce la prétendue nouveauté des femmes sur le marché du travail dans les années 1950 : « Car la femme professionnellement active est finalement moins la “femme moderne” que sa grand-mère » (15). Elle montre comment la crise économique des années 1930 a été utilisée pour renvoyer les femmes au foyer et libérer

des places de travail pour les hommes – ce que la recherche historique confirmera plus tard⁶. Or, dans une société où le statut social est principalement déterminé par l'activité professionnelle, «les femmes sont des zéros sociétaux» (130). Des ouvrières aux universitaires, aucune n'échappe à la discrimination dans le monde du travail. Face à un manque criant de perspectives professionnelles, les femmes sont incitées à rechercher leur salut dans «le métier “d'épouse et de mère”» (121), qu'elle considère ainsi comme «une certaine forme de “prostitution”» (122).

Prostitution : le mot est lâché. Le mariage, qu'Iris von Roten analyse dans le deuxième chapitre, enferme les femmes dans une relation monogame qui nuit à leur développement érotique. Les jeunes femmes doivent arriver vierges au mariage et se soumettre ensuite au désir de leur époux, ce qui entraîne nombre de «grossesses forcées» (215) qui enlèvent toute dignité aux femmes. Elle estime que, tant qu'elles n'auront pas accès à une contraception fiable et à la possibilité d'avorter, les femmes resteront soumises à ces injonctions. Elle attaque au passage celles qui, elles-mêmes contraintes dans leur vie érotique, s'en font le relais en les qualifiant de «hyènes de la vertu [...] émissaires de la morale sexuelle, essentielle au prestige de la domination masculine.» (219)

Elle plaide donc pour l'amour libre : «La revendication des femmes ne devrait pas être de pouvoir choisir l'homme de qui elles veulent avoir des enfants, mais de pouvoir avoir un enfant d'autant d'hommes qu'elles le souhaitent» (180). La maternité, objet du troisième chapitre, n'est pas vue comme une aliénation de la femme, mais comme l'aboutissement physique de l'amour. La maternité est par principe une expérience fabuleuse, mais se trouve limitée par l'organisation sociale, la répartition des rôles dans le couple et l'idéologie qui la place comme accomplissement unique et nécessaire des femmes. Ce chapitre est peut-être le plus original du livre : Iris von Roten y défend une supériorité biologique des femmes et leur radicale différence. Le fait qu'elles peuvent donner la vie rend leur sexualité plus aboutie et plus riche que celle des hommes ; en même temps, c'est bien à cause de la possibilité d'une grossesse que l'acte sexuel est pour elles toujours

⁶ Sabine Christe, Nora Natchova, Manon Schick et Céline Schoeni, *Au foyer de l'inégalité : la division sexuelle du travail en Suisse pendant la crise des années 30 et la Deuxième Guerre mondiale*, Lausanne, Antipodes, 2005 ; Céline Schoeni, *Travail féminin : retour à l'ordre ! : l'offensive contre le travail des femmes durant la crise économique des années 1930*, Lausanne, Antipodes, 2012.

un risque, alors que les hommes peuvent se permettre une attitude beaucoup plus détachée à son égard. Leur dépendance matérielle à leur époux et la non-acceptation des naissances hors mariage pèsent sur la psychologie des femmes, qui surinvestissent en retour dans leurs enfants. Il faudrait donc une organisation collective de prise en charge des enfants pour que l'amour maternel ne soit plus un frein à l'émancipation des femmes. Elle glisse ici une idée très originale, qui n'a à ma connaissance pas été reprise : elle propose une assurance maternité qui serait exclusivement financée par les hommes, puisque seules les femmes fournissent un effort physiologique pour la reproduction des générations. Ce serait une manière de rémunérer les jeunes mères durant la première année de la vie de leur enfant, et de véritablement considérer l'allaitement, les soins, l'éducation comme un travail possédant une valeur économique (160-161). Rappelons qu'au moment où elle écrit ces lignes, la question d'une assurance maternité, inscrite dans la Constitution en 1945, a été repoussée sans que le Parlement ne propose de calendrier de mise en œuvre.

En raison de l'absence de conditions matérielles décentes, la maternité attache donc les femmes à leur foyer. Elles s'y trouvent face à une autre contrainte, qui fait l'objet du quatrième chapitre : le ménage. « Peu importe qui elles épousent, elles épousent forcément un ménage. C'est surtout lui qui sera leur compagnon de vie. [...] Le mariage impose effectivement aux femmes du travail forcé du matin au soir. » (286) Ici, Iris von Roten distingue plusieurs classes de femmes : celles qui sont contraintes de cumuler ménage et activité salariée ; celles qui vivent matériellement sur le salaire du conjoint et sont réduites à faire le travail domestique gratuitement ; celles qui peuvent payer une bonne dont elles supervisent le travail ; et finalement les « dames » qui paient une gouvernante chargée de veiller à l'exécution des tâches domestiques par d'autres. Or, aucune de ces configurations n'est satisfaisante :

Si on écarte la possibilité de moins en moins abordable de reporter le travail domestique sur des femmes moins privilégiées, ce qui d'un point de vue féministe n'est d'ailleurs pas une solution, il ne semble y avoir, pour l'épouse, que des moyens restreints, voire inapplicables, de se libérer du travail domestique. Ils forment un mur où se fracassent les rêves de liberté des femmes, qui n'ont alors d'autres choix que de retourner à leur fardeau. (315)

Il n'est pas question non plus de renverser les rôles entre femmes et hommes, ce qui reviendrait à simplement changer le fardeau de

l'esclavage. Seule l'externalisation des tâches à des entreprises de nettoyage, des crèches avec des professionnel·le·s rémunéré·e·s permettrait de libérer les femmes de cette contrainte. Iris von Roten pointe également l'illusion entretenue par la publicité pour les nouveaux appareils ménagers : si ceux-ci permettent d'économiser du temps et de l'énergie – et qu'elle appelle leur généralisation – tant que les maris continueront à les payer, les femmes leur resteront soumises. Sans salaire égal au sein du couple, point de salut.

Se pose enfin la question de l'égalité politique, abordée dans le dernier chapitre. Puisqu'il s'agit d'un droit humain fondamental, « c'est dans les démocraties masculines que l'oppression des femmes atteint son paroxysme » (350), où elles ne sont pas considérées comme des êtres humains dignes d'avoir des droits égaux. Elle dresse un catalogue des arguments classiques avancés en Suisse contre le droit de vote et d'éligibilité des femmes pour en montrer à chaque fois l'inconsistance – elle reprendra d'ailleurs cette argumentation dans un second ouvrage publié en vue de la votation du 1^{er} février 1959⁷.

Il ne fait aucun doute que les droits politiques sont essentiels pour que les femmes puissent peser sur les lois qui les oppriment ; toutefois, ces droits ne sont pas un gage d'émancipation. Iris von Roten en veut pour preuve la faible représentation politique des femmes dans les pays où elles sont des citoyennes à part entière. Tant qu'elles seront considérées sous le prisme de l'altérité, elles seront mises en position d'infériorité et considérées comme de moindre valeur. Iris von Roten mène dans ce court chapitre une excellente analyse de la citoyenneté sous l'angle du genre. Sa démonstration dépasse ainsi largement le cadre helvétique.

La plupart des explications qu'elle avance pour analyser la situation politique suisse ont d'ailleurs ensuite été confirmées par la recherche⁸. Deux pistes me semblent toutefois mériter plus d'attention. La première est le facteur joué par les deux guerres mondiales en Europe, qui se sont ensuivies de deux vagues d'émancipation politique des femmes. Si l'idée du droit de vote comme « récompense » pour

⁷ Iris von Roten, *Frauenstimmrechts-Brevier: vom schweizerischen Patentmittel gegen das Frauenstimmrecht, den Mitteln gegen das Patentmittel, und wie es mit oder ohne doch noch kommt*, Bâle, Verlag Frobenius, 1959.

⁸ Lynn Blattmann et Irene Meier, *Männerbund und Bundesstaat: über die politische Kultur der Schweiz*, Zurich, Orell Füssli, 1998 ; Regina Wecker, Brigitte Studer et Béatrice Ziegler (éd.), *Les Femmes et l'État*, Bâle, Schwabe, 1998 (Itinera 20).

l'effort de guerre des femmes a depuis longtemps été nuancée par les historien·ne·s, qui ont montré l'effet d'opportunisme des nouveaux gouvernements en place, il n'en reste pas moins que les conflits présentent des moments de rupture. Iris von Roten avance un argument intéressant dans l'ordre du genre : les guerres ont mis à mal la suprématie des hommes. « Le fait de mener un combat en déployant tous les moyens techniques a plus que jamais fait reculer l'importance de la force physique et donc l'insigne de la suprématie masculine » (386), permettant des brèches dans la domination des hommes, que les mouvements féministes avaient déjà préparées. En Suisse, c'est d'ailleurs bien lorsque des mouvements contestataires apparaîtront au cours de la décennie 1960 pour remettre en question le fonctionnement de la démocratie que celle-ci s'ouvrira enfin aux femmes⁹.

D'autre part, elle souligne le rôle fondamental des hommes. C'est parce que ceux-ci refusent de céder le pouvoir que les femmes restent opprimées. C'est avant tout par égoïsme et peur de perdre leurs priviléges qu'ils s'opposent à l'égalité. Les citoyens sont certes tous égaux devant la loi en démocratie, mais ils peuvent continuer, tant que cette dernière est exclusivement masculine, à régner sur les femmes dans leur ensemble. Von Roten dénonce avec un certain sarcasme cette lutte pour leurs propres intérêts aux dépens de leurs compagnes : « Si par “intérêt”, on désigne le fait de s'affirmer et de développer sa personnalité aux dépens des autres, alors oui, l'égalité politique des femmes va à l'encontre des priviléges des hommes et donc en effet de leurs intérêts. » (362)

Ce résumé n'aborde de loin pas toutes les questions soulevées par Iris von Roten. Il laisse toutefois entrevoir la radicalité de sa pensée. Travail, couple, sexualité, menstruations, accouchement, travaux ménagers, droit civil et politique, tous les domaines sont abordés de manière frontale. Il s'agit bien de « mots sans fard sur la condition des femmes », comme l'annonce le sous-titre de l'ouvrage.

Elle désigne ainsi très clairement, dans l'ensemble de son livre, les opposants à l'émancipation des femmes comme des antiféministes. Ce terme est alors peu fréquent dans l'espace germanophone¹⁰, mais

⁹ Brigitte Studer, « Suffrage universel et démocratie directe : l'exemple de la Suisse, 1848-1990 », in Fauré Christine (éd.), *Nouvelle Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, Les Belles lettres, 2010, pp. 980-1002.

¹⁰ Rebekka Blum, *Angst um die Vormachtstellung : zum Begriff und zur Geschichte des deutschen Antifeminismus*, Hambourg, Marta Press, 2019.

revient de nombreuses fois dans la démonstration. L'analyse de l'antiféminisme reste encore absente de l'historiographie suisse, alors que la recherche internationale est extrêmement développée à ce sujet, comme si en Suisse la présence des antiféministes était quantité négligeable. Iris von Roten démontre pourtant bien tout au long de son livre leur importance dans le débat public. Elle montre l'efficacité des mécanismes de domination des femmes par les hommes, mais également les efforts considérables que ces derniers mettent pour freiner l'émancipation des premières. Elle ne ménage pas non plus les femmes antiféministes, qui font le jeu de leur classe au détriment des intérêts de leur sexe¹¹.

Vacarme en Suisse alémanique, silence en Suisse romande

Iris von Roten se doutait que ses thèses feraient du bruit. Elle a d'ailleurs eu du mal à trouver un éditeur. La maison bernoise Hallwag accepte finalement de le publier à condition que l'autrice paie la moitié des frais d'impression¹². Le livre paraît début septembre 1958 et en quelques semaines les 3000 exemplaires sont écoulés. Mais la maison d'édition, spécialisée dans les romans et cartes de géographie, n'était pas préparée à faire face au scandale qui suivit¹³. Iris von Roten cherchait à frapper les esprits : le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle a réussi. En revanche, le débat s'est très vite focalisé sur sa personne, et peu de commentataires ont véritablement discuté ses thèses.

La grande majorité s'indigne soit du fond de l'ouvrage – des attaques contre les hommes, tonne le rédacteur des *Basler Nachrichten* en octobre 1958 – soit du ton très mordant de l'autrice¹⁴. Iris von Roten

¹¹ Sur les opposantes suisses au suffrage féminin : Daniel Furter, « Die umgekehrten Suffragetten ». *Die Gegnerinnen des Frauenstimmrechts in der Schweiz von 1958 bis 1971*, Berne, mémoire de master, 2003 (non publié), en ligne : http://furter.net/downloads/Lizentiat_Die_Gegnerinnen_des_Frauenstimmrechts.pdf, version du 3.4.2015. La recherche parle ici de *Gendered Class Interests* pour souligner l'imbrication de ces intérêts parfois contradictoires. Voir Susan E. Marshall, *Splintered sisterhood: gender and class in the campaign against woman suffrage*, Madison, University of Wisconsin Press, 1997.

¹² Meichtry, *op. cit.*, p. 485.

¹³ Saša Vukadinović Vojin, « Öffentliches Ärgernis : Feministin: der Aufruhr um Iris von Rotens "Frauen im Laufgitter" », *Traverse, Zeitschrift für Geschichte/Revue d'histoire*, 22 (3), 2015, pp. 87-101.

¹⁴ Plusieurs de ces réactions ont été reproduites dans Meichtry, *op.cit.*, pp. 485-508 ; et dans le catalogue de l'exposition qui s'est tenue au Strauhof de Zurich du 2.3-30.5.2021: *Iris von Roten – Frauen im Laufgitter*, Zurich, Strauhof, 2021.

ne ménage en effet pas son lectorat : elle explique que c'est bien les hommes en tant que classe qui, collectivement, oppriment l'ensemble des femmes. Si certains refusent de participer à ce jeu de pouvoir – car il y en a, et Iris von Roten est bien placée pour le savoir puisque son mari est un féministe convaincu et militant – la grande majorité d'entre eux s'opposent frontalement ou sournoisement à l'émancipation des femmes, et tous profitent du système patriarcal. C'est par immaturité psychologique et égoïsme que les hommes maintiennent les femmes en position de servantes de leurs propres besoins. Elle relit par exemple la célèbre affiche utilisée par les opposants au suffrage féminin lors de la votation cantonale bâloise de 1947, qui présente une grosse mouche posée sur une lolette¹⁵. À ses yeux, il faut moins y lire le danger de l'abandon par les femmes citoyennes de leurs responsabilités face à leurs enfants : «les opposants ne songent pas à la tétine du petit, mais bien à la leur. Ce sont d'énormes bébés qui pensent que les femmes sont là pour faire surgir comme une oasis le confort matériel et émotionnel dans leur vie, à la façon d'une mère dévouée qui range chaque jour la chambre de son enfant.» (361)

On lui reproche également de parler ouvertement de sexualité, de désir féminin, de règles, d'avortement et de contraception, autant de sujets qui sont alors tabous dans la société suisse des années 50. Son style sans concession ne cadre pas avec le ton de l'époque, et est encore moins bien vu venant d'une femme qui déroge ainsi publiquement à l'ordre du genre. Iris von Roten reçoit quantité de lettres d'hommes comme de femmes qui s'indignent qu'elle ose aborder ces sujets. Mais elle reçoit aussi du soutien de personnes touchées par son livre, de femmes qui se reconnaissent dans ce qu'elle décrit. Wilfried Meichtry, qui a travaillé sur les archives privées de l'autrice pour la biographie croisée du couple, souligne les messages de soutien qui lui viennent essentiellement d'anonymes, parmi lesquelles beaucoup de femmes¹⁶. Dans la presse en revanche s'expriment majoritairement des hommes hostiles à ses thèses. Quelques femmes font exception, comme la journaliste Laure Wyss, alors rédactrice au *Luzerner Tagblatt*, qui salue l'aspect révolutionnaire du propos, tout en prévoyant de fortes réactions de rejet face à ce «Winkelried» franc-

¹⁵ Donald Brun, «Frauenstimmrecht Nein», Bâle, 1946, visible sur emuseum : <https://www.emuseum.ch/objects/53922/frauenstimmrecht-nein>

¹⁶ Meichtry, *op. cit.*, p. 502 et suivantes. Voir aussi des extraits de lettres reproduits dans le catalogue cité, pp. 51-58.

tireur¹⁷. Ses consœurs du *Brückebauer* ou de la *Staatsbürgerin* estiment également l'analyse d'Iris von Roten en grande partie justifiée, notamment en ce qui concerne la situation des femmes dans le droit et le travail, mais regrettent le ton utilisé¹⁸.

La polémique prend rapidement de l'ampleur. Iris von Roten s'attend à susciter un fort rejet de la part des hommes ; en revanche, la réaction de l'Alliance des Sociétés féminines suisses la surprend plus. Dans les colonnes du *Schweizer Frauenblatt*, organe officiel de l'Alliance, Elisabeth Studer regrette le manque de diplomatie de l'ouvrage, qui rompt avec la ligne consensuelle adoptée généralement par les associations de femmes. Mais les membres du comité hésitent longtemps sur l'attitude officielle à adopter. Finalement, en décembre, elles décident de se distancer du livre par un communiqué de presse largement reproduit¹⁹.

Leur prise de position suscite une vigoureuse défense de l'ouvrage par Getrud Heinzelmann. Cette juriste, alors membre du comité central de l'Association suisse pour le suffrage féminin, réplique le 30 décembre dans la *National Zeitung*. Elle ne voit dans ce livre aucun propos contraire aux «objectifs éthiques» de l'ASF, mais une capitulation de cette dernière face aux hommes. Pour leur plaisir, les membres de l'ASF font preuve selon elle d'une regrettable absence de solidarité féminine.

En Suisse romande, le livre passe pratiquement inaperçu. Quelques journaux publient un court communiqué relayant la prise de position de l'Alliance des sociétés féminines suisses, ou signalent au détour d'un article sur la votation de février 1959 ne pas partager le point de vue d'Iris von Roten, mais ses thèses ne sont pas discutées. Même *Le Mouvement féministe*, organe de l'ASF, ne daigne pas citer la parution.

En février 1959, le livre est à nouveau édité, mais sa parution, qui coïncide avec le rejet du suffrage féminin en votation fédérale, est l'occasion de monter d'un cran dans la mise publique au pilori d'Iris

¹⁷ Cité par Meichtry, *op. cit.*, p. 489.

¹⁸ Gertrud Heinzelmann, «Freiheit, die ich meine! Zur “Distanzierung” des BSF», *Die Staatsbürgerin* (1), 1959, pp. 4-5; Hanna Willi, «Zum Buch “Frauen im Laufgitter” von Iris von Roten», *Wir Brückebauer*, 10 octobre 1958.

¹⁹ Meichtry, *op. cit.*, p. 494-496; Regina Wecker, «Travelling Strategies, Travelling Woman: Iris von Roten's Swiss Book», in Barbara Burns et Joy Charnley (éd.), *Crossing frontiers cultural exchange and conflict: papers in honour of Malcolm Pender*, Amsterdam, Rodopi, 2010, pp. 163-183.

von Roten. Les carnavaux de Lucerne et Bâle s’emparent de la thématique pour la tourner en ridicule. À Bâle, près d’un quart des chars caricature von Roten, avec un mauvais goût marqué.

Frauen im Laufgitter n’a vraisemblablement en rien contribué à ce résultat. Les votations cantonales précédentes avaient déjà donné un avant-goût de la résistance farouche des hommes à reconnaître la citoyenneté politique aux femmes. Mais le livre a été utilisé comme un épouvantail. Une affiche de 1959, éditée par un groupe d’opposants de Schaffhouse, joue d’ailleurs sur son titre en proclamant ne vouloir envoyer les femmes ni dans le *Laufgitter*, ni en politique²⁰. La véritable femme suisse serait privilégiée de ne pas avoir de droits politiques au nom de sa différence, et non asservie.

Iris von Roten fait office de bouc émissaire facilement trouvé au lendemain de la défaite des suffragistes. Ces polémiques la touchent plus que ce qu’elle n’a bien voulu l’admettre. Elle se distancie définitivement des organisations féministes, sans jamais renoncer à appliquer dans sa vie les principes auxquels elle tient tant.

Des réponses antiféministes à un programme politique

Ces réactions s’inscrivent dans une rhétorique antiféministe classique²¹: Iris von Roten est trop radicale, pornographe, elle déteste les hommes et se trompe de cause. Cela ne suffit toutefois pas à expliquer l’hostilité qui s’exprime dans la presse à son encontre. Pour Corina Caduff, ces réactions révèlent également la place réservée à l’intellectualité et aux intellectuel·le·s en Suisse²². Le livre en effet, bien que polémique, est érudit. L’autrice s’appuie sur de nombreuses études, et plusieurs points seront d’ailleurs confirmés par la recherche historique. Or c’est justement dans son emploi de la littérature qu’elle pèche. L’ouvrage ne contient pas de références précises, ni en note de bas de

²⁰ Schaffhauser Arbeitsgruppe gegen die eidgenössische Frauenstimmpflicht, «Frauen ins Laufgitter? Frauen in die Politik? Beides schadet guter Frauenart!», Schaffhouse, 1959, visible sur emuseum.ch : <https://www.emuseum.ch/objects/224927/frauen-ins-laufgitter-frauen-in-die-politik-beides-schadet>

²¹ Christine Bard, Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri (éd.), *Antiféminismes et masculinismes d’hier et d’aujourd’hui*, Paris, PUF, 2019 ; Diane Lamoureux et Francis Dupuis-Déri, *Les antiféminismes : analyse d’un discours réactionnaire*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2015.

²² Corina Caduff citée par Franziska Baetcke, Monika Hofmann, Elisabeth Joris, «“Eine Mischung von extrem scharfsinniger Analyse und Polemik”. Ein Gespräch zu Iris von Rotens Werk und Person», *Olympe. Feministische Arbeitshefte zur Politik*, 28, 2009, p. 96.

page ni dans le corps du texte. Il faut se référer à sa vaste bibliographie pour connaître les études mobilisées. Pour Andrea Maihofer, cet emploi de la littérature est une des causes de sa mauvaise réception, car elle l'utilise pour dénoncer à quel point la situation des femmes est mauvaise, et non pour s'inscrire dans une communauté intellectuelle²³. Elle n'a pas pris la peine non plus de discuter de ses thèses avec d'autres féministes ou chercheuses. Malgré les années de recherche consacrées à cette étude, elle n'écrit pas en scientifique, mais en pamphlétaire²⁴.

De plus, ce style rompt radicalement avec la ligne consensuelle généralement adoptée par les mouvements de femmes en Suisse qui lui reprochent en plus d'agir au mauvais moment, juste avant la votation du 1^{er} février 1959. Comme l'a souligné Regina Wecker, le scandale s'inscrit plus généralement dans le contexte des années 1950, marqué par des normes de genre figées sur le modèle hétérosexuel du père pourvoyeur et de la mère au foyer. En dévoilant les relations de pouvoir qui traversent le mariage et la sexualité, et en montrant l'interconnexion profonde des domaines économique, juridique et politique, von Roten délivre un discours alors tout simplement inaudible. Sans compter que sa position sociale privilégiée rend pour la gauche son analyse de la situation des femmes des classes inférieures moins crédible, alors que la bourgeoisie lui reproche une analyse marxiste des rapports de production²⁵.

À ces explications s'ajoute selon moi un malaise plus profond opposant Iris von Roten aux organisations des femmes. Le livre paraît début septembre 1958, c'est-à-dire durant les derniers jours de la SAFFA, exposition du travail féminin organisée sur les bords du lac de Zurich par l'Alliance des sociétés féminines suisses. Le public, très nombreux, peut acheter *Frauen im Laufgitter* à la librairie de l'exposition, qui ferme ses portes le 15 septembre. La SAFFA célèbre non seulement le travail des femmes, mais surtout leur apport à la société suisse, et la bonne collaboration entre hommes et femmes. Au lieu d'un pavillon consacré aux droits politiques, le comité d'organisation choisit de mettre en valeur «La femme au service du peuple.»

²³ Andrea Maihofer, *idem*, p. 94.

²⁴ Regina Wecker, «Iris von Roten as a Feminist. Observations, Interpretations und Impact of “Frauen im Laufgitter”», *Swiss American Historical Society Review*, 2008, 44 (10), pp. 15-27.

²⁵ Wecker, *art. cité*, 2010.

L'Association suisse pour le suffrage féminin n'a pas le droit d'y faire de la propagande politique²⁶.

Or si Iris von Roten remercie dans son ouvrage l'Alliance des Sociétés féminines suisses, elle remet directement en question sa stratégie politique, sa vision du travail et son histoire. Accepter l'organisation patriarcale de la société et se couler dans le moule de la bienséance est pour elle une trahison faite à toutes les femmes. Son chapitre consacré au travail dénonce l'ensemble du message diffusé par la SAFFA. Celle-ci présente en effet le modèle idéal de vie pour les femmes comme celui qui passe par une phase de formation, un retrait de la vie professionnelle pour s'occuper des enfants et du mari, puis un retour sur le marché de l'emploi à temps partiel²⁷. Exactement ce à quoi s'oppose von Roten qui démontre que ce modèle positionne les femmes en situation de dépendance matérielle face aux hommes.

De plus, elle a des mots très durs face à la philanthropie et au patriotisme, qui ont structuré l'ensemble des mouvements bourgeois des femmes depuis leur apparition à la fin du XIX^e siècle²⁸. À ses yeux, les organisations caritatives n'ont pu se former que parce que les hommes ne désiraient pas prendre en charge ce domaine, tout en permettant de minimiser la violence du capitalisme, prévenant ainsi les conflits sociaux et contribuant par là-même à la reproduction du système. Les bourgeois se sont ainsi investis dans des «actions [qui] soutenaient un système privilégiant les hommes de leur propre classe» (157) tout en renforçant le mythe des natures différentes des sexes. Elle écrit ne pas comprendre non plus le patriotisme des femmes, qui n'ont ni famille ni patrie, puisqu'elles perdent à leur mariage leur nom, leur origine et parfois leur nationalité : «Il semblerait que cela fasse partie des joies de la servilité que de manifester, en tant que personne peu considérée, sa loyauté à la moindre occasion.» (264-265) Iris von Roten attaque ainsi l'histoire de pratiquement l'ensemble des associations réunies dans l'Alliance des sociétés

²⁶ Studer, *op. cit.*, p. 123.

²⁷ Alliance des sociétés féminines suisses, *Ombres et lumières dans la vie professionnelle de la femme suisse*, Zurich, Orell Füssli, 1958.

²⁸ Beatrix Mesmer, *Ausgeklammert, eingeklammert*, Bâle, Helbing & Lichtenhahn, 1988; Sibylle Hardmeier, *Frühe Frauenstimmrechtsbewegung in der Schweiz (1890-1930): Argumente, Strategien, Netzwerk und Gegenbewegung*, Zurich, Chronos Verlag, 1997.

féminines suisses, alors que la SAFFA souligne leur patriotisme et leur dévouement²⁹.

Il est intéressant aussi de comparer cette réception avec celle du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Alors que celui-ci fait également un scandale en France, il est relativement bien reçu en Suisse. Certes, les commentaires estiment qu'il s'agit là d'une œuvre compliquée et dépourvue de sentiments, mais le livre passe finalement presque inaperçu³⁰. À cet égard, on peut estimer que l'accueil réservé à *Frauen im Laufgitter* révèle que le public a très bien compris qu'il s'agit non d'une simple analyse de la condition féminine, mais bien d'un véritable programme politique, dans lequel le droit de vote n'est qu'une étape menant à une égalité complète entre femmes et hommes.

Une tardive «redécouverte»

Après le scandale provoqué par son livre, Iris von Roten se tourne vers ses autres passions, le voyage³¹ et la peinture. Affectée dans sa santé, elle met fin à ses jours le 11 septembre 1990, en femme libre de choisir son destin. Elle n'a jamais renié ses principes et vécu jusqu'à la fin dans une relation conjugale à la fois intense et libre avec Peter. Elle n'a pourtant pas cherché le contact avec les féministes des années 1970, une attitude fréquente pour les femmes de sa génération selon Regina Wecker. En retour, celles-ci ont préféré s'appuyer sur d'autres œuvres. De même, les premières historiennes des femmes, dans les années 1980, ne s'emparent pas de l'ouvrage, qui contient pourtant des analyses et des données importantes qu'elles vont ensuite confirmer en grande partie³².

Ce rendez-vous manqué avec les nouveaux mouvements féministes découle peut-être du style adopté dans le livre, qui ne permet pas l'émergence d'un «nous les femmes», compte tenu de l'absence de

²⁹ Ironie de l'histoire, Iris von Roten a fait l'objet d'un hommage lors du Grütli des femmes le 1^{er} août 2021, organisé par Alliance-F, qui a succédé à l'Alliance des sociétés féminines suisses en 1999.

³⁰ Gaby Sutter et Regina Wecker, «Le Deuxième sexe ou Les femmes dans la pouponnière. Les réactions en Suisse», in Christine Delphy (éd.), *Cinquantenaire du Deuxième sexe*, Paris, Syllepse, 2002, pp. 420-425.

³¹ Iris von Roten, *Vom Bosporus zum Euphrat: Türken und Türkei*, Stuttgart, Govert, 1965.

³² Wecker, *art. cit.*, 2008. L'ouvrage de Joris et Witzig mentionne toutefois von Roten:Witzig Heidi et Joris Elisabeth (éd.), *Frauengeschichte(n): Dokumente aus zwei Jahrhunderten zur Situation der Frauen in der Schweiz*, Zurich, Limmat Verlag, 1986.

références explicites aux autres penseuses. Pourtant, comme Katrin Meyer l'a souligné, l'autrice cherche clairement à contribuer à créer un mouvement de femmes solidaires³³. Elle aborde des thèmes qui seront centraux pour les MLF, parfois avec le même vocabulaire : oppression par la classe des hommes, droit à la contraception, amour libre, vision du mariage comme de la prostitution légale, l'audace des mots employés reste frappante.

La première biographe d'Iris von Roten, Yvonne-Denise Köchli, l'a ainsi qualifiée de femme en avance sur son temps³⁴. Pour Caroline Arni en revanche, Iris von Roten est bien une femme de son époque³⁵. Elle analyse les années 1950 comme contemporaine très consciente de la société dans laquelle elle vit. De plus, elle s'appuie sur une vaste littérature qu'elle lit entre 1947 et 1949, souvent déjà datée de plusieurs années. Certains des thèmes qu'elle présente, comme la question de l'avortement ou de l'amour libre, voire de la vie en communauté, sont déjà présents dans les utopies socialistes du milieu du XIX^e siècle. D'ailleurs, à la sortie du livre, le rédacteur des *Basler Nachrichten* la qualifie de féministe de 1900 !

Le livre est réédité en 1991, année de la première grève des femmes, avec une postface d'Elisabeth Joris³⁶ et figure plusieurs mois parmi les meilleures ventes en Suisse alémanique. En 1992, Yvonne Köchli publie la première biographie d'Iris von Roten³⁷. Mais il faut attendre encore presque vingt ans pour que le public francophone découvre la vie de la féministe avec la docu-fiction *Amours ennemis*³⁸. Le film est diffusé sur les écrans romands dès la fin de 2013 et se base sur l'ouvrage éponyme de Wilfried Meichtry, qui retrace la vie du couple von Roten en s'appuyant sur sa correspondance ; il a été traduit en français en 2014³⁹.

³³ Katrin Meyer, « Ein weibliches Kollektif werden? Iris von Rotens Aufruf zur feministischen Solidarität », *Olympe. Feministische Arbeitshefte zur Politik*, 28, 2009, pp. 101-107.

³⁴ Yvonne-Denise Köchli, *Eine Frau kommt zu früh : das Leben der Iris von Roten*, Zurich, Weltwoche, 1992.

³⁵ Caroline Arni, « Hier ist das Buch. Iris von Roten “Frauen im Laufgitter”, die Rhetorik der Unpünktlichkeit und der feministische Essay », *Olympe. Feministische Arbeitshefte zur Politik*, 28, 2009, pp. 41-49.

³⁶ Iris von Roten, *Frauen im Laufgitter*, Wettingen, eFeF Verlag, 1991. La postface a également été traduite dans la version française.

³⁷ Köchli, *op. cit.*

³⁸ Werner Schweizer, *Verliebte Feinde*, docu-fiction, 108', Xenix Film, Zurich, 2013.

³⁹ Meichtry Wilfried, *Verliebte Feinde : Iris und Peter von Roten*, Zurich, Ammann Verlag, 2007 ; *Amours ennemis : Iris et Peter von Roten*, traduit par Delphine Hagenbuch et Johan Rochel, Sierre, Monographic, 2014.

Il était donc grand temps que *Frauen im Laufgitter* soit disponible en français. L'éditeur Benjamin Laederer avait certes proposé de publier une traduction en 1968, mais en exigeant une réécriture complète de l'ouvrage, ce à quoi von Roten s'était refusée⁴⁰.

Le livre est aujourd'hui considéré comme une œuvre clé documentant la situation des femmes en Suisse dans les années 1950 tout en proposant une analyse de son développement historique. Parfois décrit comme le chaînon manquant entre *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (1949, traduit en allemand en 1951) et *The Feminine Mystique* de Betty Friedan (1963, traduit en 1966), il n'a pourtant pas connu la même postérité⁴¹. Il reste encore très peu connu hors de Suisse, peut-être en raison des nombreux exemples qui l'ancrent dans le terroir, alors qu'il peut être lu, selon Regina Wecker, comme une participation à l'effort international pour repenser les relations de genre⁴².

Lire Iris von Roten en 2022

Le livre d'Iris von Roten s'inscrit bien dans les années 1950, et dévoile la force opprimante de la démocratie masculine. Mais de nombreux thèmes restent d'actualité et sont à nouveau investis par les mouvements féministes : la question de la charge mentale, le harcèlement de rue, l'importance du corps, le manque d'infrastructures extrafamiliales, ou encore les inégalités salariales, autant de sujets abordés déjà par l'autrice. Certains points en revanche ont beaucoup vieilli, et pas uniquement à cause de l'évolution juridique du statut des femmes. Sa vision très optimiste du travail des femmes comme moteur d'une meilleure répartition des tâches dans le couple est aujourd'hui démentie par les statistiques⁴³. D'autre part, la seule famille que son analyse envisage est hétérosexuelle. Pourtant, comme l'a souligné Michelle Cottier, sa revendication d'une sexualité épanouie dont l'aboutissement peut être la maternité reste d'une grande actualité, en particulier pour les

⁴⁰ Meichtry, *op. cit.*, pp. 533-534.

⁴¹ Vukadinović, *art. cit.*

⁴² Wecker, *art. cit.*, 2010.

⁴³ Sarah Schilliger, citée par Elisabeth Joris, « Provoziert "Frauen im Laufgitter" heute noch zum Handeln? », *Olympe*, *op. cit.*, p. 60. L'OFSP estimait encore en 2018 que dans 62,4 % des couples les femmes accomplissaient l'essentiel des tâches ménagères. Voir OFSP, « Répartition du travail domestique », 2019, <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/situation-economique-sociale-population/egalite-femmes-hommes/conciliation-emploi-famille/repartition-travail-domestique.html> consulté le 22.2.2022.

lesbiennes⁴⁴. Elle passe également sous silence la double oppression des étrangères. Pour von Roten, seule la classe sociale compte, sans envisager que les femmes des «castes» inférieures sont souvent issues de la migration. Elle fait pourtant le lien entre racisme et sexismes, comme lorsqu'elle écrit qu'un homme blanc ne s'abaissera jamais à faire un «travail de femme» (26), mais ne pousse pas la réflexion sur la situation coloniale de la Suisse en particulier ou de l'Occident en général⁴⁵.

Il faut pourtant (re)lire ce livre extrêmement documenté, qui fourmille de pistes d'analyse et d'hypothèses – toutes ne se valent bien sûr pas, mais il est difficile de rester insensible à l'acuité du regard d'Iris von Roten sur la société suisse et les rapports de genre durant les années 1950. Les historien·ne·s auraient donc tout intérêt à s'emparer de certaines des thèses qui y sont mises en avant et approfondir son analyse de la démocratie masculine suisse. Il faudrait en particulier aborder l'antiféminisme qu'elle dénonce tout au long de son ouvrage et qui n'a pour l'heure pas encore été étudié. L'antiféminisme exprimé dans les violentes réactions qu'a suscité la parution du livre montre bien qu'elle avait vu juste. Le retard démocratique ne suffit pas à l'expliquer, même s'il forme un cadre d'étude exemplaire pour l'étude des résistances à l'émanicipation des femmes.

Femmes sous surveillance montre à quel point la lave bouillonnait avant l'apparition des nouveaux mouvements féministes après 1968⁴⁶. L'histoire des luttes féministes est peu transmise, notamment car les institutions s'en sont longtemps désintéressées⁴⁷. Iris von Roten écrit ainsi que son ouvrage est «le livre [qu'elle] aurai[t] voulu lire à 20 ans, mais [qu'elle n'a] pas trouvé» (9). La possibilité de s'inscrire dans une généalogie féministe reste aussi importante aujourd'hui qu'hier et on ne peut que remercier les éditions Antipodes et Camille Logoz de nous avoir mis à disposition cette œuvre majeure de l'histoire suisse.

PAULINE MILANI

⁴⁴ Michelle Cottier, «Zur Aktualität von “Frauen im Laufgitter” für die Legal Gender Studies», *Olympe*, op. cit., pp. 24-40.

⁴⁵ Patricia Purtschert, «Brotkörbe, Fleichtöpfe, Arbeitsbienen, Haushaltfron. Zur Bildsprache Iris von Rotens», *Olympe*, op. cit., pp. 108-115; Sonja Eismann, «Iris von Roten. Hier sind die Frauen», *Olympe*, op. cit., pp. 54-58.

⁴⁶ Ce que mentionne brièvement Woodtli dans le premier ouvrage paru sur cette histoire : Susanna Woodtli, *Du féminisme à l'égalité politique : un siècle de luttes en Suisse 1868-1971*, Lausanne, Payot, 1977 [1975 pour la version allemande].

⁴⁷ Wecker, art. cit., 2009.